

Travailler pour l'empereur. Artisans et tâcherons au Mons Claudianus

Hélène Cuvigny

▶ **To cite this version:**

Hélène Cuvigny. Travailler pour l'empereur. Artisans et tâcherons au Mons Claudianus. Les Nouvelles de l'archéologie, 2016. halshs-02977032

HAL Id: halshs-02977032
https://shs.hal.science/halshs-02977032

Submitted on 26 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Travailler pour l'empereur
Artisans et tâcherons au Mons Claudianus

*Hélène Cuvigny**

Dans son *Discours égyptien*, le rhéteur Aelius Aristide, qui séjourna en Alexandrie vers 142 de notre ère, évoque le Porphyritès, seule carrière de porphyre rouge connue dans l'Antiquité, qui se situait dans le désert Oriental d'Égypte[1]. Sa description sert à illustrer l'extrême sécheresse que prête le rhéteur à la région : « Ces contrées sont plus arides et plus désolées que tout lieu imaginable. C'est justement dans le désert Arabique que se situe la fameuse carrière de porphyre. Y travaillent, tout comme dans les autres carrières, des condamnés. Ceux-là, personne, paraît-il, ne les garde, si grande est la pénurie d'eau qui affecte la région. La peur d'être brûlé vif – châtiment qui attend les évadés s'ils sont pris – suffit à retenir les carriers. Et pourtant, il en est qui préfèrent ce supplice à brûler sans relâche, car brûler vifs, c'est leur lot quotidien. » Deux raisons, sans lien logique entre elles, sont avancées pour justifier l'absence paradoxale de gardes, présentée comme spécifique au Porphyritès : la première est l'aridité de la région. Elle conclut logiquement une envolée rhétorique dans laquelle Aristide critique avec une véhémence factice l'idée que les déserts Libyque et Arabique pourraient posséder d'abondantes ressources en eau. De fait, des hommes traqués, sans provisions ni connaissance du terrain, ne pouvaient ni survivre ni s'orienter dans le désert. La suite n'est qu'un grossier lieu commun qu'on retrouve dans une autre évocation célèbre de *metalla* du désert Oriental : les mines d'or des Ptolémées, dont la description circonstanciée faite par Agatharchide de Cnide (IIe s. av. J.-C.) est reproduite chez Diodore de Sicile et Photius : les condamnés y mènent une existence tellement misérable que la mort leur paraît plus désirable que la vie[2].

Les fouilles entreprises en 2013 par l'Institut français d'archéologie orientale sous la direction de Bérangère Redon (CNRS/HiSoMA) et Thomas Faucher (CNRS/IRAMAT) sur la mine d'or ptolémaïque de Samût ne sont pas sans consonance avec le texte d'Agatharchide, même si cet établissement date du tout début de la dynastie lagide. Implantés de part et d'autre d'un filon de quartz aurifère, les deux corps de bâtiments offrent un plan bien lisible, car la mine ne fonctionna que peu d'années[3]. On est frappé par la présence de trois grands dortoirs. Deux d'entre eux ont livré quantité de bijoux et de babioles façonnés en pierre et polis, émouvant témoignage de moments de repos et d'ennui dans le quotidien des occupants de ces dortoirs (Brun *et al.* 2013) ; curieusement, cette activité récréative répétait les gestes des tâches imparties, d'après Agatharchide, aux femmes et aux vieillards : le meulage du quartz aurifère en farine. La mine de Samût n'a malheureusement pas livré d'autres documents écrits que quelques *tituli* vasculaires, avec des anthroponymes et des noms de denrées alimentaires. Il n'en va pas de même au Mons Claudianus[4], carrière impériale égale en importance au Porphyritès, où une mission internationale (1987-1993) dirigée par Jean Bingen a mis au jour plusieurs milliers d'ostraca grecs et latins, une source unique sur l'organisation de la main-d'œuvre, son statut et les conditions de son existence[5]. On peut sans hésiter extrapoler au Porphyritès les données des ostraca du Mons Claudianus[6] : sous le principat, les deux *metalla* fonctionnaient en parallèle, la main-d'œuvre et les militaires qui l'encadraient passant à l'occasion de l'un à l'autre. Le tableau est très différent des élucubrations d'Aelius Aristide.

Les ostraca, tessons de céramique écrits à l'encre, étaient dans l'antiquité un succédané du papyrus ; on y inscrivait des textes éphémères, destinés à être rapidement mis au rebut : listes, comptes, accusés de réception, ordres de paiement, quittances fiscales, bordereaux divers. Dans les installations romaines du désert Oriental égyptien (carrières impériales aussi bien que stations routières), on en faisait plus grand usage encore, parce qu'il était difficile de se procurer du papyrus sur place ; les ostraca semblent y avoir été le support habituel de la correspondance locale, tant privée qu'administrative.

1. 27°15' N/33°18' E. Le Porphyritès est dans l'arrière-pays de la station balnéaire d'Hurghada.

2. DS 3.13.3.

3. 24°51' N/33°55' E.

4. 26°48'32" N/33°29'14" E.

5. Quatre volumes d'ostraca ont été publiés à ce jour, ainsi que trois volumes d'études archéologiques dirigés par D. P. S. Peacock et V. A. Maxfield (1997 ; 2001 ; 2006).

6. Le Porphyritès a fait l'objet de cinq campagnes archéologiques entre 1995 et 1999, sous la direction de D. P. S. Peacock et V. A. Maxfield, mais les ostraca sont encore inédits.

* CNRS/IRHT, *cuvigny@wanadoo.fr*

Remplis de détails concrets, voire triviaux, les ostraca mettent la main-d'œuvre au premier plan, avec réalisme et sans *pathos*. Mais leur qualité informative n'est pas sans défaut : une infime partie d'entre eux a été retrouvée, les plus grands (donc les plus intéressants) sont aussi les plus exposés à la fragmentation et, surtout, ce type de documentation fournit des informations parcellaires et discontinues. Il comporte aussi des angles morts : ainsi, aucun des quelque 9000 ostraca inventoriés au Mons Claudianus ne mentionne clairement de condamnés.

Un seul pourrait suggérer que des *damnati ad metalla* y ont été présents : c'est le brouillon d'une pétition, datable par la stratigraphie du règne d'Antonin, et adressée au centurion légionnaire Callius Alexandros par deux personnes au moins, ayant le droit de cité antinoïte, et dont la première nommée est une femme, Petronia Iulia Maxima (*O.Claud.* inv. 6366+7149). Dans ce document, à la fois incomplet et illisible par endroits, des indices convergents laissent penser que les deux pétitionnaires sont des condamnés : la mention du *metallon* d'Alabastrinè, toponyme dans lequel il est tentant de reconnaître le village de ce nom situé au nord d'Antinooupolis et appelé d'après les carrières d'albâtre voisines ; la mention du préfet d'Égypte au génitif (ἡγεμόνος) et, enfin, celle de « travaux claudianiens » (καὶ Κλαυτιανὰ [sic] ἔργα), où la coordination καί suggère que ἔργα pourrait porter sur une première spécification géographique, qui aurait toute chance d'être le Porphyritès (donc [Πορφυριτικὰ] καὶ Κλαυτιανὰ ἔργα). Or on sait que, dans une province, seul le gouverneur est habilité à prononcer la condamnation *ad metalla* ; c'est lui aussi qui libère les condamnés au terme de leur peine, comme le montrent trois levées d'écrou émanant du préfet d'Égypte et conservées sur papyrus (dans deux cas, et peut-être aussi dans le troisième, le lieu de détention se trouve être une carrière d'albâtre) (Cuvigny 2000 : 35) ; de ces bribes émerge un scénario possible : les requérants auront été, sur ordre du préfet, transférés des carrières d'Alabastrinè (ἀπὸ μετάλλου Ἀλαβαστρίνης) au Porphyritès et au Claudianus. Comme il s'agit d'un brouillon, ils devaient être sur place : et que ferait une femme citoyenne d'Antinooupolis au Mons Claudianus, à moins d'être une condamnée (Millar 1984 : 138) ? L'avant-dernière ligne semble indiquer que les requérants demandent que leur soit reconnu un privilège (ἡμῖν τὰ τείμεια, lire τίμια) en leur qualité d'Antinoïtes.

Il y avait peut-être au Mons Claudianus plus de *damnati* qu'il n'y paraît. S'ils sont invisibles dans les ostraca, c'est probablement parce qu'ils avaient été versés dans la *familia*, l'une des deux grandes catégories de main-d'œuvre employée au Mons Claudianus. Par ce terme, il faut comprendre une *familia Caesaris*, telle qu'on en connaît dans d'autres *metalla*. Malgré les connotations serviles du mot, une communauté ainsi désignée n'était pas exclusivement composée d'esclaves appartenant à l'éponyme de la *familia* : en fonction des besoins, des travailleurs de condition libre ou des esclaves appartenant à d'autres maîtres pouvaient être enrôlés dans une *familia* (*O.Claud.* III : 25-29). La plasticité de cette notion expliquerait que, si certains membres de la *familia* au Mons Claudianus ont un nom unique, qui est même parfois typiquement servile, d'autres ont un patronyme ou un gentilice latin suivi d'un cognomen, marques de leur condition libre ; un tel panachage se rencontre en *O.Claud.* I 115, liste nominative des ouvriers de la *familia* employés dans la carrière « Philoserapis » : ainsi, à côté de Priamos (nom servile) œuvraient Inouris fils d'Onnôphris (nom et patronyme égyptiens) et Trebatius Glaukos (gentilice avec cognomen grec). Le caractère composite d'une *familia* autorise l'hypothèse que des condamnés ont pu en faire partie. Les liens administratifs entre les carrières d'Alabastrinè et celle du Porphyritès et du Claudianus que laisse pressentir la pétition de Petronia Iulia Maxima sont corroborés par un dossier de reçus pour avances sur rations et salaires émis par des employés de la *familia* sous Antonin. En raison du caractère juridique de ces documents, ils y déclinent leur matricule en énonçant les subdivisions de la *familia* auxquelles ils appartiennent : dans la plupart des cas, ils sont rattachés au *numerus* du Porphyritès et à l'*arithmos* du Claudianus, ce qui montre que le Porphyritès avait donné son nom à une vaste région qui intégrait le Claudianus ainsi que d'autres *metalla* de moindre importance. Or, à côté du *numerus* du Porphyritès, les reçus pour avances du Claudianus mentionnent à deux reprises un *numerus* d'Alabastrôn, autre nom des carrières d'Alabastrinè, preuve que des individus enregistrés dans les carrières d'albâtre avaient été transférés au Claudianus.

La *familia* accomplissait les tâches logistiques réclamant plus de force que de qualification technique, comme le transport de l'eau, tandis que l'extraction et la taille des monolithes (colonnes, vasques) étaient confiées à des carriers et tailleurs de pierre égyptiens, de condition libre, désignés sous le nom de *pagani* (« les indigènes ») (Bülow-Jacobsen 2009).

L'opposition *pagani/familia* est une constante qui s'observe pendant les deux périodes les mieux documentées au Mons Claudianus : le règne de Trajan, marqué par de grosses commandes impériales, et celui d'Antonin. De Trajan date un des plus remarquables documents jamais livrés par une carrière antique : un bordereau complet et détaillé de la distribution d'eau un jour donné vers 110 apr. J.-C (fig. 1). Comme les rations d'eau variaient selon le statut, le nombre exact des personnes présentes, classées par statut ou par fonction, est indiqué ; ce jour-là œuvraient au *metallon* 422 *pagani* et 402 employés de la *familia*, encadrés par soixante militaires (Cuvigny 2005). Les *pagani* sont eux-mêmes distingués par origine géographique : presque tous venaient de Syène (où se trouvaient des carrières de granit rose) ou d'Alexandrie. Les rations les moins généreuses étaient pour les hommes de la *familia*.

Sous Antonin, empereur auquel on n'attribue aucun monument où soit employée la grano-diorite grise du Claudianus et qui terminait probablement des programmes architecturaux initiés par son prédécesseur, l'activité devait être plus réduite. Mais un changement dans l'administration des *pagani*, survenu entre l'époque des bordereaux et le règne d'Antonin, a entraîné la production massive d'une nouvelle catégorie d'ostraca, les *entolai*, ou « instructions » des ouvriers indigènes à leur intendant aux vivres, le *kibariatès*, concernant la réception de leur salaire[7]. Pour chaque mois, l'artisan indigène faisait rédiger ses instructions sur un ostracon, qui consistaient essentiellement en une liste

7. Ce changement est intervenu sous Hadrien : une *entolè* du Claudianus date de 136, dans la 21e année de son règne, et W. Van Rengen me signale une *entolè* du Mons Porphyritès qui date de l'an 13 de cet empereur.

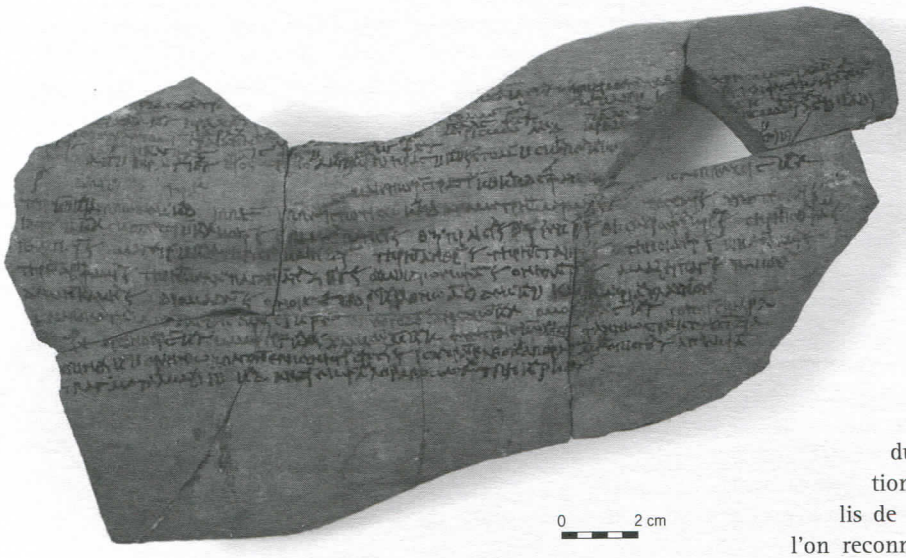


Fig. 1 – Le bordereau de distribution d'eau (*O.Claud.* inv. 1538+2921) (© A. Bülow-Jacobsen).

d'emplettes et de déductions à faire sur son salaire dont le montant était relativement confortable. Si l'empereur payait bien, la ration mensuelle de blé qui complétait le salaire en numéraire était souvent avariée, au point que beaucoup d'*entolai* envisagent cette éventualité : « si le blé est avarié, vends-le et achètes-en du bon ». Le blé n'était pas envoyé tel quel dans le désert : le *kibariatès* avait mission de le faire moudre et panifier par une boulangère qui était très souvent l'épouse ou la mère de l'ouvrier. Les pains devaient être prêts pour le jour où la caravane des provisions remontait au *metallon*. Les instructions concernant le pain, corroborées par des allusions dans des lettres privées, permettent de comprendre que cette parentèle féminine avait suivi les carriers et tailleurs de pierre depuis Syène et Alexandrie, mais seulement jusqu'au point du Nil où aboutissaient les pistes du Pophyrites et du Claudianus et où se trouvait la ville de Kainè dont le nom, qui signifie « Villeneuve », se survit aujourd'hui dans celui de Qena. Kainè n'existait pas avant l'époque impériale : la bourgade fut fondée par les Romains au moment où ils commencèrent à exploiter les carrières de la région. Il eût été logistiquement trop lourd et trop coûteux de faire venir les familles sur place, mais leur présence à Kainè et leur fonction dans le système de ravitaillement des *pagani*, où l'on voit, dans le mot latinisant *kibariatès* (du latin *cibaria*, « vivres »), l'intervention de l'administration impériale, témoigne du souci de celle-ci de veiller au confort psychologique des ouvriers de la pierre, dont l'expertise était si nécessaire à la réalisation des ambitieux programmes impériaux (Cuvigny 1998). Il est vraisemblable, sans qu'on en ait la preuve, qu'ils descendaient de temps à autre à Kainè pour embrasser leur famille. L'occasion se présentait aussi lorsqu'ils étaient désignés comme *kibariatès* du mois. Aussi cette fonction était-elle convoitée.

Pagani et *familia* étaient logés non pas dans des dortoirs comme à Samût, mais dans de petites pièces appelées *kellai* (emprunt au latin *cella*). Un certain Fabius est informé par son correspondant qu'une lettre du *procurator metallorum* est arrivée au Porphyritès, ordonnant de préparer des *kellai* pour les *pagani* et pour la *familia* (*O.Claud.* inv. 7848). Chaque *kella* abritait un petit groupe de quatre à six hommes, dont l'un était éponyme de la *kella* : plusieurs ostraca du règne de Trajan, intitulés « *kella* d'Untel », dressent la liste nominative des occupants (fig. 2). Les *kellai* étaient probablement situées à l'intérieur des *praesidia*, comme on appelait les villages fortifiés implantés à proximité des carrières. Il y en a deux au Mons Claudianus ; le plan du plus grand d'entre eux, et qui a fonctionné le plus longtemps, présente un fouillis de petites pièces plus ou moins alignées où l'on reconnaîtrait volontiers les *kellai* mentionnées dans les ostraca (fig. 3). On peut néanmoins se demander si les *kellai* n'étaient pas, dans certains cas, des baraques plus légères, peut-être même construites à l'extérieur des forts : un épistolier anonyme annonce qu'il s'apprête à construire sa *kella* (*O.Claud.* I 152) ; un autre, dans une lettre trouvée à Umm Balad[8], *metallon* de moindre importance proche du Porphyritès, informe son correspondant que sa *kella* s'est effondrée et qu'il a perdu ses provisions du mois dans l'accident. Il n'est pas rare que, dans des lettres reçues au Mons Claudianus, l'expéditeur adresse des salutations aux *synkellarioi* du destinataire, c'est-à-dire les camarades qui partagent sa *kella* et qui, du moins dans le cas des *pagani*, avaient parfois entre eux des liens de parenté. Quand les hommes étaient au travail, leur *kellai* étaient gardées : dans le grand bordereau de distribution d'eau, un seul gardien est affecté aux *kellai* de la *familia* mais sept aux *kellai* des *pagani*. Comme les deux groupes de personnel étaient de taille équivalente, la raison de cette disproportion doit être qu'il y avait plus à

8. 27°08'51" N/33°17'29" E.

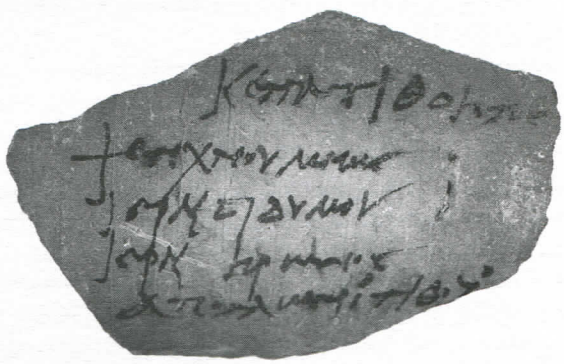


Fig. 2 – Liste des occupants de la *kella* de Tithoès fils de Psenchnoumis au Mons Claudianus : quatre hommes, dont le dernier, Apollônios, fils de Tithoès, est peut-être le fils de l'éponyme. L'onomastique vernaculaire et la présence systématique de patronymes montrent qu'il s'agit de *pagani*, originaires de Haute-Égypte (© A. Bülow-Jacobsen).

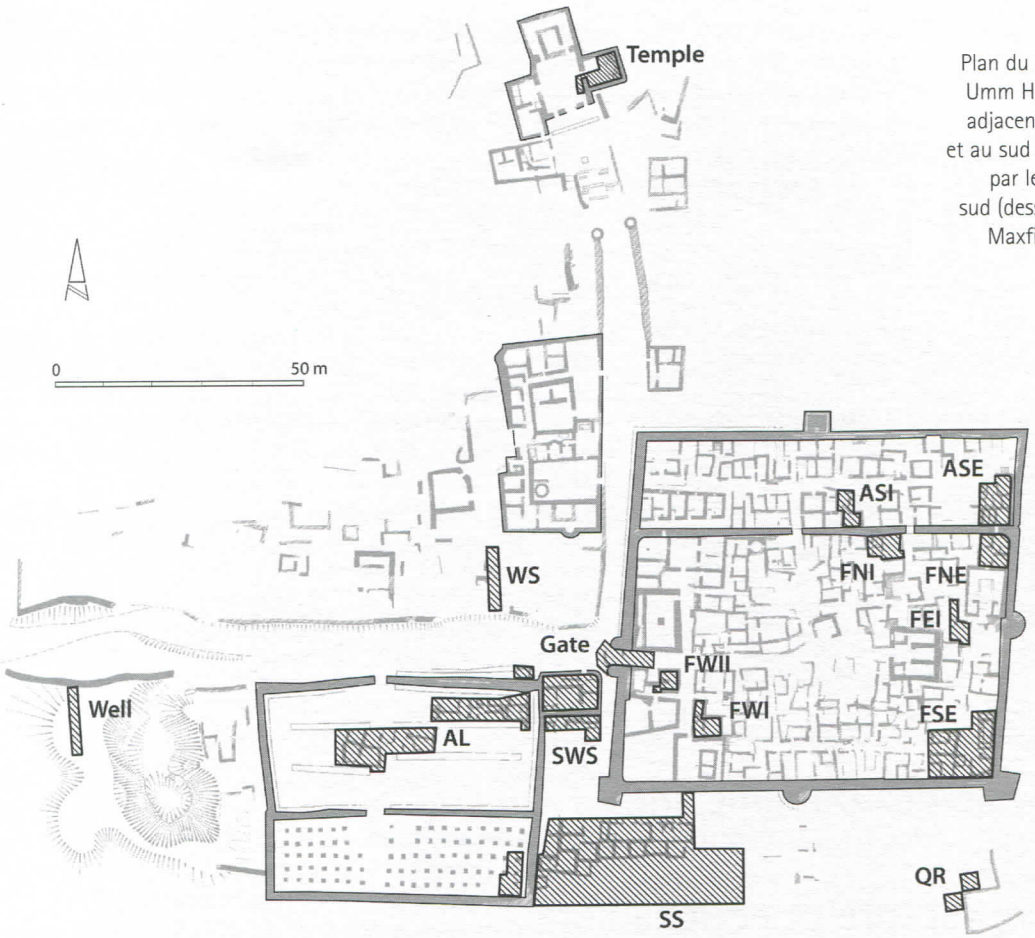


Fig. 3 – Mons Claudianus. Plan du village fortifié dans le wadi Umm Hussein et des constructions adjacentes telles les *kellai* à l'ouest et au sud du *praesidium*, recouvertes par les étables et par le dépotoir sud (dessin Seán Goddard, publié *in* Maxfield, Peacock 2001 : fig. 1.4).

voler dans les *kellai* des *pagani*, qui possédaient sans doute plus d'effets personnels et y entreposaient leur nourriture, en particulier leur pain ; la mention dans le même bordereau d'un « gardien du pain de la *familia* », qui n'a pas d'homologue chez les *pagani*, montre que l'organisation sociale de ce groupe était plus collective. Chambres à coucher mais aussi dépôts de vivres, les *kellai* attiraient les souris : un ouvrier indigène écrit à son père de réceptionner le panier qu'il lui envoie et de le suspendre en attendant son arrivée, « à cause des souris ».

Les soldats logeaient aussi à plusieurs dans des chambrées qui n'étaient peut-être pas très différentes des *kellai* des civils, mais qu'on appelait des *kontoubernia* (du latin *contubernium*)[9]. Quant au centurion commandant du *metallon*, il habitait à l'époque de Trajan un local nommé *xenia* ou, au pluriel, *xeniai* (« chambre d'hôte, hôtellerie »).

À travers les ostraca, les soldats n'apparaissent guère dans des activités répressives ou coercitives. Tout au plus les voit-on partir en patrouille, mais c'était plutôt pour surveiller les Bédouins que pour poursuivre des fugitifs. En effet, le danger ne semble pas venir de la main-d'œuvre servile ou captive mais, à partir du règne d'Antonin, des nomades du désert, qu'on appelle les *Barbaroi*. Une liste trouvée à Umm Balad, qui détaille le nombre d'hommes affectés à certaines tâches logistiques plusieurs jours de suite en l'an 9 d'Antonin (146), montre que deux jours ont été chômés « à cause des Barbares ».

Il est possible que le *metallon* d'Umm Balad ait alors connu une activité ralentie et qu'il n'y ait pas eu suffisamment de soldats pour tenir les Barbares à distance. La main-d'œuvre se barricadait alors dans les *praesidia* ; de cette époque date sans doute la construction de chicanes devant les portes des forts,



Fig. 4 – La porte du village fortifié dans le wadi Umm Hussein au Mons Claudianus. Encadrée par deux tours rondes, elle a été réduite en largeur et le dispositif complété par une chicane (© A. Bülow-Jacobsen).

9. Nous sommes mieux renseignés sur les *contubernia* dans les stations routières du désert Oriental (Cuvigny 2012: 20-23).

dont certaines ont été partiellement murées (fig. 4). C'est en de telles circonstances qu'un ouvrier *paganus* écrit à son père que, là où il est (peut-être au *metallon* de Tiberianè[10], satellite du Claudianus), il n'a rien eu à manger depuis deux jours « à cause de la peur des Barbares » (Curvigny 2014: 179).

10. Aujourd'hui Barûd (26°46' N/33°35' E).

Références bibliographiques

Brun J.-P., J.-P. Deroin, Th. Faucher, B. Redon, Fl. Téreygeol. 2013. « Les mines d'or ptolémaïques. Résultats des prospections dans le district minier de Samut (désert Oriental) », *BIFAO*, 113 : 111-142, sp. 121.

Bülow-Jacobsen A. 2009. *Mons Claudianus. Ostraca graeca et latina.* IV. *The Quarry-Texts*, Document de fouille n° 47. Le Caire, Institut français d'archéologie orientale.

Cuvigny H. 1998. « Kainè, ville nouvelle : une expérience de regroupement familial au IIe s. è. chr. », *in :* O.E. Kaper (éd.), *Life on the Fringe*. Leiden, CNWS Publications : 87-94.

– 2000. *Mons Claudianus. Ostraca Graeca et Latina,* III. *Les reçus pour avances à la familia.* Le Caire, Institut français d'archéologie du Caire.

– 2005. « L'organigramme du personnel d'une carrière impériale d'après un ostracon du Mons Claudianus », *Chiron*, 35 : 309-353.

– 2012. *Didymoi. Une garnison romaine dans le désert Oriental d'Égypte.* II. *Les textes.* Le Caire, Institut français d'archéologie orientale.

– 2014. « Papyrological evidence on 'Barbarians' in the Eastern Desert of Egypt (end 1st cent.-mid 3rd cent. CE) », *in :* J.H.F. Dijkstra, G. Fisher (eds), *Inside and Out. Interactions between Rome and the Peoples on the Arabian and Egyptian Frontiers in Late Antiquity (200-800 CE).* Leuven, Peeters (LAHR 8) : 165-198.

Maxfield V.A. and D.P.S. Peacock dir. 2001. *Mons Claudianus 1987-1993. Survey and Excavation.* II: *Excavations. Part 1.* Le Caire, Institut français d'archéologie orientale.

– 2006. *Mons Claudianus 1987-1993. Survey and Excavation.* III: *Ceramic Vessels and Related Objects.* Le Caire, Institut français d'archéologie orientale.

Millar F. 1984. « Condemnation to Hard Labour in the Roman Empire, from the Julio-Claudians to Constantine », *Papers of the British School at Rome*, 52 : 124-147.

Peacock D.P.S. and V.A. Maxfield dir. 1997. *Mons Claudianus 1987-1993. Survey and Excavation.* I: *Topography Quarries.* Le Caire, Institut français d'archéologie orientale.

La fondation royale des Dominicaines d'Aix-en-Provence
Un couvent entre rupture et perméabilité

Catherine Richarté-Manfredi & Catherine Barra***

Dans la ville d'Aix-en-Provence, siège de la résidence comtale depuis le début du XIIIe s., Charles II d'Anjou (vers 1254-1309), comte de Provence, roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem, cousin du roi de France, supervise lui-même en 1292 la création du couvent royal des Dominicaines de Notre-Dame de Nazareth. L'étude des sources qui en font état, menée en particulier par Noël Coulet (1973 ; 1978), a été étançonnée par les résultats de plusieurs campagnes archéologiques réalisées entre 1990 et 2007[1].

Apparus au début du XIIIe s., les ordres mendiants connaissent un véritable essor. Ils tiennent non seulement un rôle de premier plan dans le domaine spirituel mais s'intègrent rapidement au jeu politique à travers les rivalités opposant les détenteurs du pouvoir que sont les évêques, les comtes, les rois et la papauté, aux fins d'asseoir leur autorité, augmenter leur influence et accroître leurs richesses. Tel est bien le cas à Aix-en-Provence. Si les Prêcheurs font de leur mission apostolique leur raison d'être, la question de la position de leurs sœurs, dévolues « naturellement » à la contemplation, n'est pas aussi simple que ce que les règles instituées peuvent laisser croire. La coexistence de vocations apparemment contradictoires, pour ces fondations nettement moins nombreuses, laisse penser que l'enfermement à l'intérieur de la « clôture » n'était sans doute pas aussi définitif ni radical qu'il le fut plus tard. Les spécificités du couvent féminin aixois justifient pleinement son inscription dans ce questionnement. Pour appréhender au mieux la vie des religieuses du couvent royal d'Aix et répondre à la question de la perméabilité de la clôture, nous nous sommes appuyées tant sur les textes que sur les vestiges archéologiques, les uns comme les autres devant être soumis à une étude critique.

1. Campagnes de fouilles menées par R. Chemin et C. Richarté en 1990, par C. Richarté en 2001-02, par C. Barra en 2006 et, enfin, par A. Ratsimba en 2007.

* *Inrap, Ciham Umr 5648, catherine.richarte@inrap.fr*
** *Inrap, Ccj Umr 7299, catherinebarra.inrap@gmail.com*